



HAL
open science

Pragmatisme et cognition animale

Chloé Mondémé

► **To cite this version:**

Chloé Mondémé. Pragmatisme et cognition animale. *Pragmata : revue d'études pragmatistes*, 2023, 6, pp.700-743. hal-03898289

HAL Id: hal-03898289

<https://hal.science/hal-03898289>

Submitted on 14 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pragmatisme et cognition animale

Chloé Mondéméⁱ

Résumé

Quels sont les avantages du pragmatisme pour l'appréhension de la cognition animale ? Nous aimerions soutenir qu'une perspective inspirée du pragmatisme – d'une manière que nous précisons et qui tient essentiellement en l'adoption d'une conception non-internaliste de l'esprit, attentive aux pratiques – rend possible un regard original sur les formes de cognition animale, pour au moins deux raisons. D'une part, elle permet d'identifier certaines limites des approches contemporaines en sciences du comportement et de la cognition, d'ordinaire privilégiées pour investiguer les compétences cognitives des animaux. D'autre part, en s'attachant aux liens entre pragmatisme et ethnométhodologie, elle en propose une version alternative, qui s'emploie à respecifier les formes de raisonnement pratique animal à travers divers cas empiriques.

Mots-clefs :

Pragmatisme ; Animal ; Comportement ; Raisonnement pratique ; Expérimentation ; Cognition

On pourrait spontanément penser qu'il n'y a aucune évidence à envisager la cognition animale à la lumière de textes appartenant à la tradition pragmatiste. Il y aurait même là, peut-être, quelque chose d'anachronique, puisque la recherche sur ce qu'on appelle la « cognition animale » s'est développée plutôt dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, et donc, de manière postérieure aux travaux fondateurs des premiers pragmatistes américains. Quand cette question est évoquée, c'est essentiellement pour reconduire une vision assez classiquement mécaniciste du comportement animal, et spécifier par contraste les propriétés des modes de connaissance et des conduites humaines. C'est en particulier vrai dans *Experience and Nature* (1925/2012), dont le chapitre V insiste sur l'impossibilité de parler d'une « pensée » animale (*i.e.* non verbale), autant que sur l'exceptionnalité de la communication humaine, et ses phénomènes d'attribution de significations. Et si le propos trouve sa place au sein d'une pensée post-darwinienne marquée par une conception continuiste du vivant, la formule suivante résume bien

la fin de non-recevoir qui est apportée à l'idée même d'une pensée animale : « la meilleure preuve que l'on puisse avoir du fait que les animaux ne "pensent" pas est qu'ils n'ont pas d'outil et qu'ils sont sous la dépendance de leurs propres structures corporelles, relativement fixées, pour produire des effets » (2012 [1925] : 177). Dewey reprend ainsi l'idée, chère à Franz Boas, cité au début de ce même chapitre V, de critères distinctifs de l'humain fondés sur le langage articulé et l'usage d'outilsⁱⁱ. C'est également le cas dans les *Principles of Psychology*, où James s'appuyant sur un examen détaillé du système nerveux des grenouilles, évoque l'instinct animal comme relevant de formes d'actions « semi-automatiques », qui, si elles sont orientées vers des buts (*purposive*), n'en sont pas moins « machine-like » (p. 6). Quant à Mead, en dépit de travaux pionniers en psychologie comparée sur l'intelligence animale – nous y reviendrons – il est fréquemment cité par ceux-là même qui se revendiquent pourtant de son héritage, les interactionnistes symboliques, comme ayant fondé l'exceptionnalisme humain dans le maniement du langage et des formes symboliques (Mead, 1962 [1909], p. 182)ⁱⁱⁱ excluant de fait l'animal du domaine de la pensée et de l'action réflexive^{iv}.

D'un autre côté, les études sur la cognition animale sont assez étrangères aux réflexions philosophiques portant sur la nature de l'action ou de la connaissance, contrairement, il faut le noter, à certains pans des sciences cognitives contemporaines, qui élaborent des discussions stimulantes sur les potentielles compatibilités entre pragmatisme et les conceptions incarnées (*embodied*), étendues (*extended*) ou énelles (*enactive*) de la cognition (Madzia, 2013 ; Gallagher, 2014 ; voir également Steiner, 2017, pour une discussion critique). Les travaux sur la cognition animale semblent être, quoi qu'il en soit, le domaine réservé d'une spécialité des sciences du comportement (identifiée dans le monde anglophone comme le domaine de l'*animal behavior* ou, dans une moindre mesure, de la *behavioral ecology*, soit d'une écologie du comportement). Tant et si bien qu'on n'entrevoit qu'avec difficultés quels pourraient être les liens directs entre une théorie pragmatiste de la connaissance et une investigation empirique sur les formes de cognition animale.

Nous aimerions pourtant saisir l'occasion de cet article pour montrer les avantages qu'il y a à envisager la cognition animale, à la lumière de certains principes pragmatistes. Il serait évidemment illusoire de prétendre qu'« une » perspective pragmatiste univoque permettrait d'aborder de front ces questions : théorie du signe chez Peirce, nature transactionnelle des liens entre organisme et environnement chez Dewey, ou encore théorie de l'acte chez Mead – toutes peuvent d'une façon ou d'une autre servir d'ancrage à l'élaboration d'un propos sur les formes de raisonnement de créatures non-humaines^v. Aussi, par « principes pragmatistes » nous faisons essentiellement référence une posture théorique qui revendique un intérêt analytique pour les *pratiques*, telles qu'elles sont accomplies de manière *située* et *contextuelle* et qui prennent sens en fonction des *effets* que celles-ci ont sur l'environnement autant que sur les conduites des

autres participants. Ces propositions sont moins directement identifiables en l'espèce dans les textes fondateurs – dont le présent article ne constituera pas un commentaire direct – qu'elles ne sont la version synthétique que nous retiendrons, à toutes fins utiles, des conceptions pragmatistes de l'action. Elles ont en particulier été mises en évidence et reprises à leur compte par un courant, auquel nous nous attacherons dans cet article : l'ethnométhodologie (dont les liens avec le pragmatisme sont souvent évoqués même s'ils sont assez rarement explicités^{vi}), et notamment sa réception française, qui s'est parfois qualifiée d'approche « praxéologique » ou encore parfois de « sociologie de l'action »^{vii}, qui a problématisé les liens réflexifs entre différentes traditions de pensée, en particulier ceux qui unissent pragmatisme et ethnométhodologie (Quéré, 2009 ; Quéré & Terzi, 2011). Le soubassement théorique commun peut schématiquement se résumer à :

a) un intérêt pour les pratiques ordinaires (et pas uniquement pour la manière dont les concepts sont définis et utilisés scientifiquement, qui ne constitue qu'une forme de vocabulaire parmi d'autres pour se référer aux activités) ;

b) l'importance accordée à la notion d'enquête, de raisonnement, de résolution de problèmes (*problem-solving*) ou encore de rupture (*breakdown*) (Koschmann *et al.*, 1998), en somme, à tous ces moments dans l'expérience qui ont la forme d'une épreuve et nécessitent de mettre en œuvre un processus visible et manifeste d'enquête ;

c) une attention portée au sens donné aux actions par les effets que celles-ci ont sur l'environnement et l'ensemble des participants impliqués, et qui s'incarne en l'occurrence, dans l'attitude ethnométhodologique, par un engagement analytique de type « émique^{viii} » : le sens qu'attribuent les participants, en tant qu'il est visible et rapportable (*accountable*) (Garfinkel, 1967/2007), est une ressource pour l'analyse.

Ces lectures – qui ne sont des « lectures du pragmatisme » qu'à des degrés divers mais qui partagent avec lui, nous le disions, des principes fondamentaux – ne sont pas choisies au hasard. Elles présentent le double avantage d'avoir proposé une version non-délibérative et non-intentionnaliste du raisonnement pratique qui s'accommode assez bien avec la qualification d'actions sans contenu propositionnel (comme le sont les actions animales). D'autre part, en suspendant tout mentalisme et tout internalisme dans la description qu'elles donnent des conduites *humaines* (le sens d'une action étant rendu visible et descriptible uniquement en vertu des usages qui en sont faits par les autres participants), elles se présentent comme des paradigmes d'analyse de l'action qui permettent de prendre en compte les conduites animales sans avoir à générer d'hypothèses sur d'éventuelles facultés cognitives (Mondémé, 2016).

Ces attitudes épistémiques permettent donc de mener une critique des approches majoritaires en sciences de la cognition qui étudient « la » cognition animale, et se faisant,

concourent à essentialiser les phénomènes de l'esprit. C'est à l'examen de ces limites qu'est consacrée la première section de cet article.

Toutefois, en maintenant une forme d'agnosticisme sur l'existence de capacités de raisonnement chez différentes espèces animales, il ne saurait être question de conclure qu'on *ne peut rien dire*, en pragmatistes, sur ce qu'on a coutume d'identifier comme des manifestations de l'esprit chez les animaux. C'est le fil que cet article tentera de tirer dans la deuxième section. En s'appuyant sur une conception praxéologique de l'action, nous précisons les modalités par lesquelles il est possible de parler de « raisonnement pratique » animal. L'idée est alors moins question d'*expliquer* l'action (Aucouturier, 2008) que de voir comment les participants à une interaction, en l'occurrence les participants humains dans les cas qui nous intéressent, donnent sens aux actions accomplies par des animaux avec lesquels ils interagissent et leur attribuent, à toutes fins pratiques, des intentions et des capacités de raisonnement, d'inférence, de résolution de problème, de projections d'états mentaux – en bref, ce que l'on a pu regrouper sous la catégorie « d'activités cognitives » (Lynch, 2006)^{ix}.

Rappelant les liens étroits qui unissent pragmatisme et ethnométhodologie, un dernier mouvement proposera de déployer, empiriquement, les conséquences d'une telle perspective pour la conception de l'action en commun, et de l'agentivité animale. Elle proposera des cas d'études pour mettre à l'épreuve cette posture, et évaluer son intérêt dans la description et la compréhension de situations ordinaires d'interactions authentiques.

L'indétermination épistémologique des études sur la cognition animale

L'étude scientifique du comportement animal, et des diverses formes « d'intelligence » rendues manifestes par le comportement a d'abord été le domaine de la psychologie comparée, avant que l'éthologie ne se constitue comme champ autonome (Thomas, 2010). Depuis quelques années, il ne fait plus guère bon de se dire éthologue, et l'émergence spectaculaire des sciences cognitives à partir de la seconde moitié du XX^{ème} siècle a rejailli sur l'étude du comportement animal. Le domaine de la cognition animale (*animal cognition*) est en plein essor. Au risque de le dire très schématiquement, celle-ci est désormais moins l'affaire de la biologie, de l'observation naturaliste des comportements, que de la psychologie comparée, à dominante expérimentale. Au sein de ces champs, certes relativement hétérogènes, nous identifions un certain nombre de tensions, au regard desquelles les critiques pragmatistes des perspectives cognitivistes en sciences de l'esprit trouvent un certain écho. Voyons lesquelles.

La première tient dans le fait que les propriétés de l'esprit – en plus d'être généralement conçues et étudiées comme des unités discrètes et comptables – sont dessinées selon les contours de traits spécifiquement humains, lesquels servent alors d'étalons pour évaluer les

capacités de différentes espèces animales. Cela conduit à des paralogismes, qui prennent la forme suivante : « *L'esprit* est une manifestation de la pensée humaine, or les animaux ne sont pas des humains, donc les animaux n'ont pas d'esprit » – ou à sa variante, pour servir, le cas échéant, la thèse inverse en modifiant la mineure : « *L'esprit* est une manifestation de la pensée humaine, or les humains sont des animaux comme les autres, donc les animaux ont un esprit ». Le premier sert la thèse d'une différence de nature (par ex. Penn & Povinelli, 2007) quand le second peut être convoqué pour illustrer une différence de degré (Tomasello *et al.*, 2003) entre cognition humaine et cognition animale. Ces deux syllogismes ont une conséquence fâcheuse sur l'appréhension de « la » cognition animale, dès lors qu'elle est réduite à une substance ou une capacité qu'il s'agit de mettre à jour : ils reconduisent d'irréductibles débats sur la *possession*, par l'une ou l'autre espèce animale, de formes de raisonnement, qu'on appellera tantôt théorie de l'esprit (Premack & Woodruff, 1978), tantôt capacités à forger des représentations et des inférences (Penn & Povinelli, 2007 ; Proust, 1997) ou à attribuer des états mentaux à autrui (Whiten, 1996 ; Hare *et al.*, 2001).

La seconde tient dans l'indétermination épistémologique dans laquelle se situent les études sur la cognition animale : pour schématiser, entre un mentalisme cognitiviste et un béhaviorisme méthodologique. Cette tension n'est pas sans lien avec l'histoire de la discipline, et avec la manière dont les sciences de l'esprit et la psychologie ont elles-mêmes été traversées par ces antagonismes. Sans doute l'irruption des outils et méthodes des sciences cognitives, mais aussi et surtout de la psychologie du développement (concentrant ses travaux sur les jeunes enfants) a eu un effet sur la réorientation des observations comportementales vers l'étude des capacités cognitives. L'intérêt croissant pour les primates, contemporain de ses transformations, est d'ailleurs davantage le signe d'un intérêt pour la cognition, la computation et la représentation humaine : le « cousin » primate étant perçu comme celui qui permettrait d'opérer une plongée dans la phylogénèse et d'expliquer les mécanismes évolutifs de la cognition humaine.

Les phénomènes d'import-export conceptuels, depuis l'éthologie, jusqu'à la psychologie du développement, en passant par la philosophie de l'esprit, et en revenant à la primatologie, créent des collusions frappantes, dont l'exemple le plus emblématique est sans doute fourni par les psychologues Premack & Woodruff, qui, dès 1978, posaient la question séminale : « Does the chimpanzee have a theory of mind ? ». En définissant extensivement la « théorie de l'esprit » et fournissant des critères distinctifs, ils faisaient officiellement migrer les préoccupations de la philosophie de l'esprit (liées à la question des inférences, et à celle de l'existence et de la publicisation des états mentaux) vers l'étude du comportement animal. Cette question continue d'animer la communauté scientifique contemporaine, et à ce jour, aucune

réponse ne fait véritablement consensus. Les uns avançant que « les chimpanzés savent ce que leur conspécifiques savent » (Hare *et al.*, 2001), les autres arguant qu'on ne peut finalement pas avoir de preuve tangible, depuis l'analyse de leur seul comportement, de ce qu'ils « savent » vraiment (Fletcher & Carruthers, 2013), ni même s'ils peuvent « savoir » quoi que ce soit tout court (Penn & Povinelli, 2007). D'un strict point de vue méthodologique en effet, adapter des protocoles hérités de la psychologie du développement (donc conçus pour les enfants) à la primatologie, c'est-à-dire adapter des protocoles reposant sur du matériau verbal à des êtres non-langagiers (pas même « proto-langagiers » comme le sont les jeunes enfants) pose littéralement des problèmes de traduction, desquels les chercheurs en cognition animale ne sont, du reste, eux-mêmes pas ignorants^x.

Cette trajectoire oscillante explique en partie la situation dans laquelle les débats, qui reconduisent « Descartes en habits neuf » (Papineau & Heyes, 2006 : 188), tendent à s'enliser. La position de Penn & Povinelli (2007 ; 2013) est caractéristique. Selon eux, une dichotomie spacieuse met en tension d'une part un « épouvantail béhavioriste » non-tenable (peut-on vraiment comprendre son animal domestique en ayant comme unique grille d'interprétation celle de « séquences comportementales » gouvernées par des « règles statistiques » ?) et un mentalisme non parcimonieux pas plus tenable, par manque de « preuve irréfutable » (*compelling evidence*)^{xi}. S'ils admettent sans difficultés que les animaux puissent former des représentations abstraites ou faire montre de connaissance causale, ils insistent cependant sur le manque de preuves qu'il y ait « quoi que ce soit de ressemblant de près ou de loin à la théorie de l'esprit » chez les animaux non-humains (2007 : 731) – élaborant par là une version déflationniste et anti-mentaliste de la cognition animale^{xii}.

Cette indétermination pose un autre problème : celui du lien entre les comportements observables et les états mentaux dont ils sont censés rendre compte, problème classique en philosophie de l'esprit, mais d'autant plus crucial quand l'investigation s'attache à des êtres non-langagiers. Or dans ces cas-là, il est évident que la lisibilité des actions pratiques animales est moindre (même chez un éthologue aguerri) que la lisibilité des actions pratiques humaines, ce qui conduit à conclure qu'en dernière instance, devant des manifestations comportementales X ou Y, on n'a pas de preuve évidente de l'existence d'états mentaux spécifiques, et encore moins d'une théorie de l'esprit, chez les primates non-humains. C'est finalement un argument assez trivial qui est reconduit : dans la mesure où l'appartenance à un monde commun n'est pas partagée, il est difficile de prétendre à une interprétation du comportement qui soit véritablement lisible, et commensurable à celle que l'on produit pour le comportement humain. Ce sont ça, sans doute, les « preuves irréfutables » (Penn & Povinelli, 2007 : 731, voir également Carpenter & Call, 2013) qui manquent. Le problème de la « réalisabilité matérielle de l'esprit » (Steiner, 2019 : 10) est donc un problème pratique pour les chercheurs en cognition

animale, dans la conception même de leurs protocoles. Comme l'observe Whiten^{xiii} (1996) ce que l'on peut percevoir et mesurer, ce sont seulement des individus qui interagissent les uns avec les autres : un subordonné qui n'ose s'approcher de la nourriture en présence du dominé par exemple. Si les singes étaient mentalistes, demande-t-il, qu'est ce qui changerait dans leur comportement par rapport à une situation où ils seraient behavioristes ? (« What makes the mental and non-mental alternative really different *in practice* ? » - Whiten, 1996 : 279, nous soulignons)^{xiv}.

Une dernière conséquence directe de cet héritage de la psychologie humaine et de la philosophie de l'esprit sur l'étude du comportement et de la cognition animale est méthodologique. Elle est directement liée à ce que nous venons de développer et réside dans la manière d'utiliser, circulairement, la cognition humaine comme étalon analytique et comparatiste. Cette fois encore, cet anthropocentrisme épistémologique n'est pas ignoré par une partie des psychologues et des chercheurs en cognition animale^{xv}, mais il conduit à étalonner non seulement les protocoles, comme nous l'avons vu plus haut, mais surtout les paramètres que l'on veut observer, à ce qui a été préalablement identifié comme des propres de l'humain – au premier chef desquels le langage^{xvi}. Évidemment, cela fait bien longtemps que l'on a renoncé à évaluer littéralement les capacités des chimpanzés et des bonobos à apprendre le langage verbal articulé humain (au moins une cinquantaine d'années), mais on continue à vouloir investiguer des phénomènes de l'esprit pour lesquels une partie des psychologues reste persuadée qu'ils sont inextricablement liés à l'existence de facultés linguistiques, dans une optique clairement représentationnaliste.

L'appréhension pragmatiste des phénomènes de l'esprit permet de porter un regard critique sur un certain nombre de ces travaux qui, s'attachant à mesurer la cognition animale, contribuent à essentialiser l'esprit et à le réduire à un ensemble de facultés, elles-mêmes rendues visibles via des protocoles hérités de disciplines intéressées à l'étude de la psychologie humaine. En adéquation avec la pensée pragmatiste, il nous semble important d'essayer de dépasser la critique pour élaborer une version alternative des modes de raisonnement animaux. Pour ce faire, nous nous attachons dans la suite à la manière dont la perspective praxéologique en sociologie de l'action, héritée de la tradition post-wittgensteinienne, offre une voie de sortie en s'intéressant à une modalité de raisonnement qui se dispense de contenu propositionnel, et donc qui rend non strictement nécessaire un rapport langagier au monde : le raisonnement pratique.

Du raisonnement pratique à l'enquête

Dans cette section, nous soutenons qu'aborder la question de la cognition animale via une réflexion sur le raisonnement pratique, en particulier au travers de sa lecture post-wittgensteinienne, permet de traiter du raisonnement en des termes non propositionnels mais praxiques, et semble de ce fait approprié à la description d'action menées par des êtres non langagiers (2.1). La production de connaissance émerge alors dans l'interaction avec un milieu et dans l'ajustement continu au cours de l'action, se rapprochant alors, c'est ce que nous essayerons de montrer, d'une certaine conception pragmatiste de l'enquête (2.2).

2.1 Des formes de raisonnement pratique

Avant toute chose, envisageons un exemple singulier : un chien guide qui identifie une poignée de porte et la désigne, à son maître non-voyant^{xvii}. Les poignées, comme bien d'autres objets du monde, ne sont jamais identiques. Elles se situent parfois à gauche, parfois à droite de la porte, ont parfois une forme de bouton, parfois de béquille. Enfin, elles ne réfèrent a priori à rien dans l'*Umwelt* du chien domestique, du moins pas avant qu'il n'ait été éduqué à les identifier. Face à une situation d'épreuve donnée, même minimale (comme l'ordre vocal « trouve la porte » par exemple), le chien doit identifier, dans son environnement, un objet qui renvoie à une catégorie *praxique* mais *non-linguistique*, sans qu'il n'en possède manifestement le concept, au sens en tous cas où l'entendent un certain nombre de lecteurs de Wittgenstein (parmi lesquels Davidson, Rorty, Sellars, mais aussi Coulter). Pourtant, d'autres poignées de porte, d'autres formes et dans d'autres contextes, seront identifiées et désignées. Le cas de la poignée de porte, comme tant d'autres auxquels sont confrontés les chiens-guides, nous semble significatif. On objectera que les chiens d'assistance ne sont pas des animaux comme les autres. Sur-socialisés, ils sont en ce sens dénaturés et ne constituent pas des candidats représentatifs. C'est en partie vrai mais le point ne constitue pas une objection : ils restent des êtres non-verbaux pour lesquels l'absence de possession de concepts linguistiques et d'attitudes propositionnelles est en principe suffisante pour empêcher de raisonner en termes catégoriels. Or c'est justement sur l'ensemble de ces points que nous aimerions suspendre notre jugement – précisément parce qu'ils reposent sur des critères de *possession*, dont nous avons précédemment montré le caractère problématique. Faisons donc du critère de non-possession du langage naturel un critère non pertinent pour l'analyse du raisonnement. Pour cela, autorisons-nous un détour sur la manière dont le raisonnement pratique a pu être pensé – en particulier quand il s'est agi de l'envisager comme phénomène non (nécessairement) délibératif orienté vers la réalisation de l'action.

Le fait qu'un animal puisse délibérer minimalement dans le simple but de la préservation de sa propre vie n'est pas aberrante à envisager. Elle a pu être décrite en des termes fonctionnalistes rudimentaires. C'est en partie comme cela qu'a pu être commentée la notion aristotélicienne de *phronêsis*, parfois traduite par « prudence » ou « intelligence pratique ». Comme le résume un spécialiste des écrits zoologiques d'Aristote :

« S'il est certes vrai que seul l'homme possède le logos, qu'homme parlant et discourant il soit de ce fait le seul homme à raisonner, il ne l'est pas aussi assurément qu'il soit le seul animal à communiquer avec ses congénères, ni même qu'il soit le seul animal politique. Et encore moins que l'homme soit le seul à disposer de cette sorte d'intelligence pratique qu'Aristote appelle généralement *phronêsis*. » (Labarrière, 2004 : 15).

L'idée d'un raisonnement animal – fût-il minimal, orienté vers l'action et en l'occurrence, vers la préservation de soi ou de ses intérêts immédiats – a eu une certaine postérité. On la retrouve de manière relativement élaborée chez Montaigne, qui lui-même l'emprunte à diverses références zoologiques antiques (Gontier, 2007). L'exemple qui traverse les siècles est celui-ci : un chien sur la piste d'une proie arrive à un carrefour offrant trois chemins possibles. Après avoir reniflé et éliminé les deux premiers, le chien choisit le troisième, faisant alors usage du « cinquième indémontrable », autrement dit, d'un raisonnement syllogistique du type « si ce n'est ni par ce chemin, ni par cet autre que la proie est passée, c'est donc par celui-là ». Déjà présent sous des formes diverses chez les Stoïciens (notamment chez Chrysippe ou chez Sextus Empiricus) mais aussi chez Plutarque, les gloses sur ce syllogisme canin servent moins, on s'en doute, à servir l'argument d'un raisonnement animal qu'à montrer le caractère universel de la logique (pour les Stoïciens) ou qu'à porter un regard sceptique sur les modalités de raisonnement humain (dans le cas de Montaigne).

Il est toutefois intéressant d'observer que, dès l'origine, la question de l'existence d'un raisonnement chez l'animal se formule dans les termes du syllogisme pratique. Or le syllogisme pratique présente plusieurs inconvénients du point de vue de la pensée pragmatiste. Comme l'a montré Quéré (2012), empruntant la formule à Dewey : « Reconstruire la délibération pratique sous la forme d'un syllogisme revient simplement à donner une traduction linguistique *ex post facto* » (2012 : 178). Cela pose au moins deux problèmes. D'une part, le syllogisme en question repose sur l'existence d'un *logos* (« en ce chien-là, un tel discours se passe » nous dit Montaigne) – qui ne peut être ici qu'une reconstruction anthropomorphe pour les besoins de la démonstration. C'est donc bien un *discours* ordonné sur le monde, garant d'un déroulement progressif et articulé de la pensée. D'autre part, il implique structurellement une distinction entre phase(s) de délibération et phase(s) d'actions. C'est problématique pour quiconque conçoit l'action pratique comme ajustement permanent aux contingences de l'environnement,

posture qui suppose de concevoir que ces deux phases – si on doit les distinguer, ce qui n’a rien d’évident – s’enchevêtrent de manière permanente d’un point de vue logique et temporel. Par ailleurs, si la dimension délibérative relève d’une reconstruction linguistique, c’est surtout parce que c’est une qualification rétrospective. Comme le commente Valérie Aucouturier au sujet de la définition que le raisonnement pratique prend chez Anscombe :

« Le raisonnement pratique n’est par définition qu’un mode de description de l’action qui vise à rationaliser cette dernière d’une certaine façon. Autrement dit, le raisonnement pratique n’est pas un objet réel dont il faudrait déterminer la nature ou le rôle pratique ou théorique, mais c’est un concept visant à caractériser l’activité de délibération qui conduit à l’action » (Aucouturier, 2008 : 53).

La critique que Quéré a apportée à la conception rétrospective, mais aussi, en un certain sens, calculatoire et délibérative du raisonnement pratique selon Anscombe, se fonde sur un point de vue qu’il qualifie lui-même de pragmatiste (2012 : 178). Le raisonnement pratique, dit-il, « ne peut pas être appréhendé (...) sous la catégorie du calcul d’une action à accomplir pour atteindre un but, ni même sous celle de jugement réfléchi remplissant les conditions logiques du jugement formé par l’enquête ». Il s’agit au contraire de concevoir la délibération pratique « comme continue dans l’accomplissement séquentiel, sériel et temporel d’un cours d’action, et pas uniquement comme antérieure à l’action » (2012 : 189). En s’inspirant de James et de Dewey, le cadre du pragmatisme lui permet de gauchir la définition du raisonnement pratique – et sa restitution formelle par le syllogisme pratique – héritée d’Aristote et réappropriée par la philosophie de l’action.

C’est dans cette veine que notre propos se situe. Il considère qu’il est fondamental, pour la prise en compte d’actions animales signifiantes – ou perçues comme telles par les participants avec lesquels ils interagissent – de ne pas s’arrêter à une conception du raisonnement pratique conçu comme résultat d’un *calcul* délibératif (même s’il porte sur un objet praxique plutôt que propositionnel). Il convient de l’envisager comme un ajustement permanent d’une créature (humaine ou animale) à une situation contingente et toujours renouvelée, dans un mouvement qui le rapproche alors fortement de l’idée pragmatiste d’enquête.

2.2 L’enquête comme ajustement

Nous avons jusque-là avancé que les grandes figures du pragmatisme, en particulier James et Dewey, s’étaient très peu occupé de cognition animale. Mais cela ne doit pas faire oublier les filiations et les héritages qui se sont noués entre les premiers pragmatistes (James, Dewey et Mead en particulier) et les tenants du behaviorisme (Watson, en particulier, fut l’élève de Mead). La psychologie animale naissante a même parfois été perçue comme une mise à

l'épreuve de l'empirisme radical, comme cela est d'ailleurs explicitement formulé dans le titre de l'ouvrage d'Edwin Holt (élève de James et par la suite directeur de thèse de Tolman à Harvard) : *Animal Drive and the Learning Process : An Essay Toward Radical Empiricism* (1931).

Cela ne doit pas non plus occulter les préoccupations qui ont animé Mead pendant une grande partie de sa carrière académique et en particulier au cours de ses enseignements^{xviii}. En effet, si le lecteur français connaît surtout Mead pour sa théorie sociale (Cefaï & Quéré, 2006 ; Cukier & Debray, 2014), il connaît sans doute moins le Mead naturaliste, qui faisait disséquer des grenouilles à ses étudiants (Raphelson, 1968, p. 9 ; cité par Huebner, 2014, p. 52), et qui a donné, pendant plusieurs semestres au cours des années 1890, des cours de psychologie comparée, adossant ses démonstrations à ses propres expérimentations avec des rats, des singes, des pigeons ou des cochons d'inde. Dans l'esprit d'une époque enthousiasmée par la naissance de l'expérimentation en laboratoire (Cefaï, 2020 ; Thomas, 2010), il a été pionnier dans les études expérimentales sur ce que l'on appelait à l'époque volontiers « l'intelligence animale »^{xix} - au point qu'on a pu voir en Mead une figure tutélaire de toute la cognition sociale comparée que nous évoquions en première section, et en particulier un précurseur des travaux de Tomasello (Nungesser, 2016). S'il est vrai que « certains développements en sciences cognitive peuvent trouver à s'insérer dans un cadre meadien » (Nungesser, 2016, p. 253) au sens où le partage des perspectives et la construction d'un « Autrui généralisé » semble en apparence s'adosser aux mêmes présuppositions que « l'attention conjointe » tomasellienne, la conception de l'intelligence proposée par Mead est toutefois singulièrement non-mentaliste. Aussi n'a-t-elle pas grand-chose à voir avec ce qu'on entend de manière contemporaine par « cognition ». De manière semblable à Dewey, son collègue d'alors à l'université du Michigan, Mead propose une version *organique* de l'intelligence, qui se dispense de toute forme de mentalisme et d'introspection : l'intelligence a même pu se voir définie, dans ses cours, comme le contrôle fonctionnel exercé par un organisme sur son environnement – ainsi par exemple de la respiration ou de la digestion (Huebner, 2014, p. 57). Une telle définition admet évidemment une compréhension élargie de 'l'intelligence' qui se situe dans l'ajustement à une situation plutôt que dans le maniement du symbole, et qui dès lors peut supporter d'intégrer sans mal les animaux :

« There can be a high degree of intelligence, as we use that term, in the conduct of animals without any significant symbols, without any presentation of meanings as such. What is essential is co-operative activity, so that the gesture of one form calls out the proper response to others” (Mead, 1962 [1934], p. 55-56)^{xx}

Or cet ajustement, que les pragmatistes décrivent dans une logique d'enquête, les ethnométhodologues l'évoquent volontiers, on l'a vu, en termes de raisons pratiques, problèmes pratiques, ou d'ajustements pratiques. Au fond, pour certains aspects, ce sont des processus

relativement analogues. Dans un texte de 2008 consacré à la réception de Darwin par Dewey, Joëlle Zask propose une caractérisation de l'enquête dans son acception pragmatiste :

« Une enquête est un dispositif consécutif à l'épreuve d'une discontinuité dans le cours des expériences et destiné à le surmonter. On peut donc penser une enquête comme une tentative de reconstruction du milieu et comme l'une des figures de l'*adaptation* » (Zask, 2008 : 316, nous soulignons).

Bien sûr, la notion d'adaptation fait écho à la lecture darwinienne de Dewey^{xxi}, mais elle est également intéressante en son sens métaphorique d'ajustement. Par ailleurs « l'épreuve d'une discontinuité », qui est le révélateur de la logique de l'action, et qui rend nécessaire l'enquête, n'est pas sans faire penser à cette rupture qui se produit « entre le hasard et la routine » selon Quéré & Ogien (2005 : 99), et qui occasionne justement le raisonnement pratique^{xxii}. On retrouve cette idée de manière encore plus nette quand Zask définit l'enquête comme « une réponse à une situation "troublée", c'est-à-dire à une situation dont les traits cessent d'être suffisamment identifiables pour qu'ils puissent être convertis en un moyen d'action » (2008 : 316).

L'enquête est donc le dispositif par le moyen duquel la continuité est recréée, le problème résolu, la situation problématique gérée. C'est sans surprise que Garfinkel reprend le terme d'enquête, dans un sens d'ailleurs assez proche du terme deweyien. Dans les *Recherches en ethnométhodologie*, on peut lire que toute activité quotidienne mobilisant une forme de raisonnement est une enquête, entendue en son sens pragmatiste :

« Les participants à un dispositif organisé sont sans cesse amenés à juger, à reconnaître, à prouver, à rendre évident le caractère rationnel, *i.e* cohérent, conséquent, choisi, intentionnel, efficace, méthodique, ou bien informé – de ce qu'ils font dans leurs *enquêtes*, comme : compter, tracer une courbe, interroger, constituer un échantillon, enregistrer, faire un compte rendu, prendre une décision, etc. » ([nous soulignons] 2007 [1967] : 93).

Les types d'action dont il est question relèvent d'enquêtes ordinaires sur des situations ordinaires, auxquelles on pourrait tout à fait rajouter « prendre et donner la parole », mais également, pour les cas qui vont nous occuper plus bas « s'orienter dans la rue, éviter un obstacle, gérer la fin d'une interaction en face-à-face », etc. Même si les « enquêtes » dont parle Garfinkel sont des activités typiquement humaines, on peut sans trop de peine faire dialoguer ces conceptions entre elles parce que toutes proposent de substituer, à une logique délibérative et intentionnaliste, une logique d'investigation non mentaliste, pratique, située.

Poursuivre les « chantiers inachevés du pragmatisme » : cas empiriques

Dans une formulation sans doute un peu rapide, Emirbayer and Maynard (2011) estiment que l'ethnométhodologie a constitué une tentative, au même titre que d'autres qu'ils mentionnent également (interactionnisme symbolique comptant comme l'une de ces principales) de poursuivre certains chantiers inachevés du pragmatisme, notamment par le recours systématique à l'examen empirique de situations naturelles^{xxiii}.

Telle que nous la comprenons, la formule consiste à dire que l'ethnométhodologie a développé empiriquement certains des thèmes chers au pragmatisme et en un certain sens, l'entreprise de « respecification » garfinkelienne est aussi une manière d'envisager les phénomènes du monde et d'en rendre compte dans leurs contextes d'usages^{xxiv}.

Comment, donc, revenir aux pratiques ? L'argument pragmatiste du nécessaire retour au concret^{xxv} pose, si on le prend au sérieux, d'évidents problèmes méthodologiques. Il n'y a certainement pas une manière unique d'y répondre. Une des voies que nous proposons ici consiste, par l'usage de la vidéo, à examiner des cas authentiques, tirés d'enquêtes de terrain menées dans différents contextes au cours des dix dernières années, et dans lesquels les actions animales sont perçues comme des *expressions*^{xxvi} sinon de la pensée, du moins d'états mentaux ou de modalités de raisonnement.

Il s'agit d'exemples qui, en tant que cas singuliers, n'ont pas prétention à la systématité. Mais le traitement qu'on leur réserve, par la mise en évidence de la dimension séquentielle dans laquelle les actions s'insèrent (notamment via la transcription mais également via d'autres dispositifs méthodographiques comme les captures prises à partir de matériau vidéo), permet de rendre compte de la manière dont des formes de raisonnement sont rendues visibles dans l'interaction. En ce sens, ces exemples fournissent un accès aux pratiques concrètes par lesquelles les individus spécifient ou se rapportent au comportement animal – et ils le font manifestement en traitant les grands enjeux des sciences cognitives (ou des sciences du comportement animal) comme non-problématiques.

3.1 La tension entre mentalisme et behaviorisme dans les pratiques situées

On l'a évoqué rapidement dans la première section, une bonne partie des débats dans la littérature contemporaine en sciences de la cognition animale s'articule autour de la question de l'existence, et de l'identification, d'états mentaux. Les courts extraits que nous allons examiner à présent éclairent de manière singulière ces débats. On y verra que la question des états mentaux animaux est réglée assez radicalement par les interactants. Plus encore, ces cas mettent eux aussi en évidence le caractère spécieux de la distinction entre mentalisme et

behaviorisme, car, pour le dire très simplement, les pratiques semblent mettre au jour qu'il faut être farouchement mentaliste pour être un bon behavioriste comme nous allons le voir dans l'extrait qui suit.

Les extraits suivants ont été collectés à l'occasion d'un stage de « *clicker training* » dans le Sud-Ouest de la France. Une formatrice réputée dans le milieu de l'éducation canine y donne un stage à destination de particuliers voulant se sensibiliser à la méthode, et améliorer le dressage de leur animal. En un mot, la méthode du « *clicker* » repose sur une forme basique de conditionnement opérant : le chien effectue une action souhaitée, son comportement est « cliqué » à l'aide d'un petit boîtier sonore que l'on tient dans la main. Immédiatement après, une friandise est donnée pour associer le clic avec un stimulus positif. En tous points, cette méthode est donc calquée sur les préceptes behavioriste : un comportement sanctionné positivement, par un clic puis une croquette, sera renforcé, et sera donc susceptible de se reproduire. De manière significative, en introduction au stage, la formatrice délivre un discours sur les origines du courant behavioriste, et insiste sur le fait que le « *clicker training* » le revendique pleinement comme source d'inspiration

Pourtant, au cours du stage, les interactions qui se jouent aussi bien entre les chiens et leur maître qu'entre la formatrice et ses stagiaires laissent place à un tout autre vocabulaire.

Extrait 1. Clicker

Anne, la formatrice et éducatrice canine, fait une démonstration publique avec la chienne d'une des participantes. L'exercice consiste à ce que la chienne se couche, sans pour autant lui en avoir donné l'ordre préalablement (ou, comme dit dans la consigne préalable, « que la chienne *propose* un coucher »). Pour l'instant, la chienne est assise. Anne, représentée dans la figure ci-dessous, a une friandise dans la main droite et son boîtier clicker dans la main gauche :



Figure A. Anne et la chienne avant le début de l'exercice

1 ANN bi:en: là on voit qu` **la chienne commence à réfléchir:**
2 (1.0) **sur c` qu'elle doit faire**
3 (2.8)
4 ANN n'oubliez pas **qu'ils sont en: toujours en train d'essayer**
5 **d`deviner hein/** (1.2) donc c'est à nous quand même d'être
6 euh
7 RIK ((se couche))
8 ANN ((clic)) [bien:
9 SOP [c'est moi qui l'embrouillait c'est moi qui
10 l'embrouillait en fait

(quelques instants plus tard)

11 ANN ((clic))
12 (0.6)
13 ANN okay:
14 (0.8)
15 ANN et j` vais être sûre qu` c'est **intégré dans sa tête** quand
16 elle va être de plus en plus RApide à m` **proposer**
17 l`coucher\ (0.3) là **elle réfléchit** elle **sait pas trop: elle**
18 **est pas sure elle attend d` voir**
19 (3.0)
20 RIK ((se couche))
21 ANN de mieux en mieux: (0.2) tu vois/
22 SOP hm
23 ANN et du coup là **elle te propo::se**

Ici, le contexte pédagogique singulier (stage public) impose des formes d'instruction de l'action à venir, via des formulations linguistiques explicites. Sans rentrer dans le détail d'une analyse lexicale – un simple survol des segments reproduits en gras dans la transcription est parlant – on observe de manière frappante un paradoxe entre le vocabulaire employé, reposant

sur l'imputation d'états mentaux complexes, et le cadre général de l'activité (faire exécuter une tâche à un chien à l'aide d'un dispositif de conditionnement auditif et gustatif). Autrement dit, une contradiction entre un dispositif behavioriste et des attentes qui s'expriment par un vocabulaire mentaliste (« c'est intégré dans sa tête », ligne 15 ; « elle réfléchit, elle sait pas trop », ligne 17), voire intentionnaliste (« elle attend de voir », ligne 18), supposant même des formes élaborées de métacognition (« la chienne commence à réfléchir sur ce qu'elle doit faire », lignes 1-2). Plus encore, la loi de l'effet (cette loi behavioriste mise en évidence par Thorndike qui veut qu'un comportement renforcé positivement soit sélectionné et soit donc susceptible de se reproduire plus rapidement) est exprimée comme s'adossant à des états mentaux complexes (« je vais être sûre que c'est intégré dans sa tête quand elle va être de plus en plus rapide à me proposer le coucher », lignes 16-17). En définitive, le succès même de l'activité – aussi bien en son sens restreint d'exécution de la tâche qu'en son sens large de succès de l'activité de dressage – repose sur la nécessaire attribution d'états mentaux relativement élaborés. Les chiens sont d'emblée traités ici, à tort ou à raison, comme d'habiles *mind-readers*, capables de lire quelles sont les attentes et de « proposer » des comportements adéquats. Cela rejoint en fait une idée qui est régulièrement discutée dans la littérature en cognition animale (par exemple chez Whiten, Carruthers, ou Tomasello), et qui considère à l'inverse du canon de Morgan que l'interprétation mentaliste du comportement serait en fait plus parcimonieuse qu'une interprétation strictement mécaniciste.

Se contenter de l'analyse d'une nomenclature lexicale n'est pourtant pas pleinement satisfaisant. L'intérêt de ces extraits réside, nous semble-t-il, ailleurs. Il réside dans le rapport conséquentiel qui existe entre un comportement du chien et sa glose publique. Pour le dire autrement, le « discours sur » les états mentaux animaux, fourni par les participants, n'a d'intérêt que parce qu'il est inséré dans des rapports séquentiels, et donc temporels et logiques, avec les actions du chien. C'est vrai même quand les actions en question sont minimales, comme juste avant le début de l'extrait, où *l'immobilité* est justement perçue comme une manifestation somatique de la réflexion (« là on voit que la chienne commence à réfléchir »).

Quoi qu'il en soit, puisque les interactions que nous observons sont des interactions interspécifiques, qui impliquent donc des humains, il n'est pas étonnant que dès lors que ceux-ci décrivent des états du monde au moyen du langage, c'est-à-dire au moyen d'un système de signes, cela soit pour en donner une description empreinte d'intentionnalité^{xxvii}. C'est moins une « illusion trop humaine » (*human delusion*) (Penn & Povinelli, 2013) que l'on devrait déplorer en ce qu'elle nous éloignerait de l'appréhension scientifique des phénomènes, qu'une propriété du langage naturel.

Pour conclure sur cet extrait, et reprendre les termes du débat entre mentalisme et behaviorisme que nous évoquions dans la première section de cet article, il nous semble

important de préciser en quelle manière le pragmatisme apporte une troisième voie. Que les chiens aient appris, par exemple, à regarder leur maître puis leur gamelle, puis leur maître, puis leur gamelle, pour réclamer de la nourriture suite au renforcement d'une séquence comportementale hasardeuse par essai/erreur [option behavioriste], ou parce qu'ils ont saisi le lien causal entre perception oculaire et volonté d'action chez leur co-partenaire [option mentaliste] n'est finalement pas le problème du pragmatisme. Le fait est que ce genre de comportement produit des effets et est redécrit – ce n'est là pas surprenant – dans les vocabulaires d'action du langage naturel en des termes intentionnels (« il veut manger ») ou mentalistes (« il me montre sa gamelle pour que je lui donne ses croquettes »). C'est le cas quand les participants sont engagés dans des activités ordinaires, et non scientifiques^{xxviii}, comme dans les exemples qui nous concernent ici.

3.2 Compréhension somatique, projections d'inférences et attribution d'intentions

Le cas suivant est tiré d'enregistrements vidéo réalisés lors d'une enquête de terrain dans le moyen Atlas marocain. Il se déroule dans une cédraie où des singes (des macaques de barbarie) interagissent spontanément avec les visiteurs locaux, ou des touristes venus des grandes villes environnantes (Fes, Rabat). Il ne s'agit pas d'une mise en présence contrainte, comme ce serait le cas dans un zoo, mais d'une libre circulation des animaux, qui s'accommodent du contact des humains, lesquels viennent souvent, pour être sûrs de les apercevoir, avec de la nourriture^{xxix}. Dans le cas qui nous occupe ici, un homme donne des cacahuètes à quelques singes autour de lui. Certains s'agrippent à sa djellaba dans un geste manifeste de quémante. C'est en tous cas ainsi qu'il semble être perçu par l'individu, qui s'y conforme et distribue ses friandises.

Extrait 2. Cacahuètes



Figure B. Un homme au premier plan offre une cacahuète à un macaque de barbarie adulte. Au second plan, un autre homme tend de la nourriture à un singe qui s'approche de lui.

Peu de temps après, les cacahuètes viennent à manquer et l'homme en djellaba grise n'a plus rien à distribuer. Les captures suivantes rendent compte de ce qui se déroule sur une temporalité très réduite (à peine quelques secondes) :



Figure 2a



Figure 2b



Figure 2c



Figure 2d



Figure 2e

Procédons d'abord à une description sommaire de cette très courte (fin d') interaction. L'homme en gris regarde le singe, qui est en train de tirer sur sa djellaba (figure 2a). Il lève alors ses deux bras, et suspend son mouvement quelques secondes dans un geste iconique exhibant de manière manifeste que ses mains sont vides (figure 2b). Alors que l'homme a toujours les mains en l'air, le singe lâche la djellaba (figure 2c), et tandis qu'il abaisse ses bras, le singe dirige son regard ailleurs (figure 2d). Finalement, le singe détourne son corps vers la gauche et ils s'éloignent l'un de l'autre.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette très courte interaction. Elle nous semble rendre singulièrement visible le fait que le participant humain semble supposer, par ses gestes iconiques et son désengagement fluide, qu'il existe une compréhension naturelle et partagée de gestes pourtant conventionnels. La corporéité apparaît comme une ressource *ad hoc* pour la gestion de la communication interspécifique. Nul ne sait quelles sont les croyances de cet homme en matière d'attribution d'états mentaux à des animaux, pas plus que sa connaissance d'éventuels processus de *mind-reading* chez les macaques de barbarie. Pourtant, en naturalisant un geste autour duquel aucun code culturel spécifique ne s'est construit (lever les mains en l'air), il s'oriente vers le fait que ces actes seront compris et interprétés – et cela avec un certain degré d'efficacité (les macaques pouvant éventuellement se révéler agressifs en particulier en contexte de distribution de nourriture). Sans que rien ne soit thématiquement explicitement, ce sont ici uniquement les manifestations somatiques ou gestuelles qui donnent une indication sur ce

qui est présumé chez l'autre interactant pour qu'un échange minimalement intelligible ait lieu.

Dans le cas suivant, assez différent par bien des aspects, c'est l'attitude verbale du participant humain qui renseigne sur le sens qu'il donne aux manifestations somatiques de l'animal avec lequel il interagit.

Nous sommes cette fois-ci dans les allées d'un centre équestre. Étienne, un jeune homme handicapé moteur ayant subi plusieurs traumatismes crâniens est en train de brosser un cheval, Quicko, avec lequel il s'apprête à faire une séance d'équithérapie^{xxx}. La thérapeute qui encadre la séance est à ses côtés, à quelques mètres de lui. Mais Quicko est agité : un maréchal-ferrant est présent ce jour-là, et de nombreux chevaux défilent dans les allées pour aller se faire ferrer.

Extrait 3. Quicko

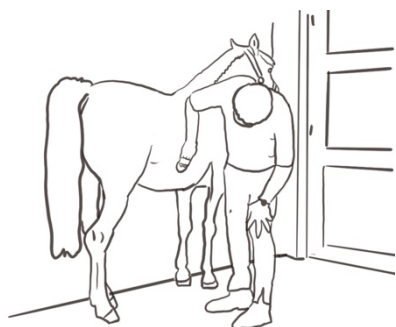


Figure 3a. Quicko est attaché le long d'un mur, la tête face à une porte qui donne sur l'extérieur. Étienne lui brosse le flan.

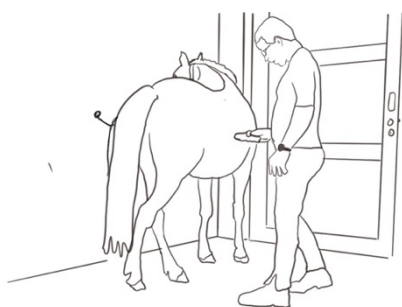


Figure 3b. Quicko amorce un mouvement et se retourne en direction du couloir.



Figure 3c. Ses postérieurs se croisent et son arrière-main bouscule légèrement Étienne, qui est contraint de reculer jusqu'à la porte.

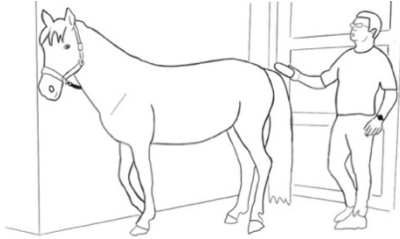


Figure 3d. Étienne s'adresse au cheval, en formulant un reproche : « ah nan Quicko ! c'est pas cool ça ! »

Alors que deux ou trois chevaux provoquent de l'agitation dans le couloir central, Quicko, qui était auparavant face à la porte de sortie, opère donc une rotation complète du corps et se retrouve face à l'allée. Ce mouvement, rapide et relativement imprévisible, a pour conséquence de déstabiliser Étienne, dont l'équilibre est précaire, et de le forcer à reculer. Il s'adresse immédiatement au cheval (« ah nan quicko ! c'est pas cool ça ! »), pointant par-là vers sa responsabilité morale. Pourtant, on peut légitimement douter du fait que Quicko ait intentionnellement voulu nuire à Étienne. Il n'a peut-être simplement pas fait attention à lui, ce qui suffit d'ailleurs à qualifier le comportement de « pas cool ». Quoi qu'il en soit, le fait que le comportement soit interprété comme sanctionnable dévoile toutes les attentes morales dont de telles interactions sont porteuses en temps normal.

Plusieurs choses méritent attention. D'une part, Étienne produit une adresse directe à destination du cheval. Non seulement l'animal est constitué en interlocuteur ratifié, mais en plus, il est comptable de son comportement. Cela rend visible une seconde strate : la dimension normative de l'interaction, même quand celle-ci est interspécifique. Ici, et comme souvent, ce sont des mouvements somatiques, et *seulement des mouvements somatiques*, qui sont perçus comme des marqueurs d'intention : le déplacement du corps dans l'espace fait signe, et fait signe vers une action dont l'individu qui l'a réalisée est tenu responsable moralement.

Dans les deux cas qui viennent de nous intéresser, la distribution de cacahuètes et le pansage, ce sont les mouvements des corps des participants qui, recapturés dans une écologie complexe, prennent sens en situation. Ils montrent à des degrés divers les attentes normatives (et leurs éventuelles ruptures, qui permettent alors de rendre celles-ci saillantes), dont sont constitutives les interactions sociales – fussent-elles entre individus d'espèces différentes. Ici des phénomènes « explicites » de cognition ne sont pas littéralement mis en lumière, mais l'ensemble de ceux que les sciences cognitives ont pris pour objet (phénomènes de *mind reading*, d'attribution d'états mentaux ou d'intentions d'agir) doivent être minimalement supposés par les participants – sans avoir besoin d'être caractérisés plus avant – si l'on veut rendre justice à la complexité, et à la charge normative constitutive des interactions sociales.

3.3 Raisonement pratique incarné

Avant d'observer ce dernier cas, un mot sur le contexte. Il est extrait de données issues d'un corpus d'interactions entre chiens-guides et personnes non-voyantes. Ces interactions ont ceci d'intéressant que le chien est justement sollicité pour résoudre des situations localement problématiques, en l'absence de ressources visuelles qui permettrait de les identifier, et de les traiter. Les obstacles inopinés sur la chaussée sont fréquents (une poubelle, une voiture mal garée, un panneau de bus), et le chien doit les identifier, ajuster sa conduite, et les rendre tangibles à son maître non-voyant. Chaque obstacle sur la chaussée constitue en un sens un moment de rupture, de discontinuité dans l'expérience pourrait-on dire avec un vocabulaire deweyen, ou d'interstice « entre le hasard et la routine » (Ogien & Quéré, 2005 : 99). Notre idée est que ces discontinuités, en tant qu'elles sont converties en moyens d'action, rendent manifeste la mise en œuvre d'un raisonnement pratique situé. Si ce raisonnement n'est pas réélabore linguistiquement, il est toutefois rendu visible, en particulier dans la manière qu'ont les autres participants (humains) de s'y rapporter.

À titre de préambule, et afin de mieux saisir les enjeux, il faut savoir que durant leur formation, les chiens apprennent à gérer les obstacles de deux manières différentes :

- soit l'obstacle est franchissable, et ils marquent sa présence en s'arrêtant, antérieurs en appui – typiquement quand il s'agit d'une marche de trottoir (figure C)



Figure C

- soit l'obstacle n'est pas franchissable (panneau de bus, voiture, terminal électrique, poubelle, etc.) et dans ce cas, le chien contourne l'obstacle en marchant « en crabe » avec ses postérieurs, de sorte à dériver le harnais et infléchir légèrement la trajectoire (figure D)



Figure D

Le cas qui nous occupe met en présence une non-voyante (Jacqueline) et son chien nouvellement reçu (Bill), ainsi que l'éducateur qui a effectué la formation du chien (Steve). Le couple se connaît depuis une semaine maintenant et ils effectuent des trajets « test » dans les rues de sa ville de résidence, à la périphérie de Lyon. À ce stade de la remise^{xxxii}, l'éducateur du chien se tient à l'écart du couple et supervise à distance : il est désormais uniquement là pour donner les derniers conseils et s'assurer du bon fonctionnement du binôme qui, si tout va bien, sera autonome quelques jours plus tard. Cette information est importante car l'éducateur tâche d'être le plus discret possible, et de minimiser ses interventions. Dans le court extrait qui suit, le chien est confronté à une difficulté : devant lui, sur la chaussée, se trouve un perron de porte.

Extrait 4. Perron



Figure 4a.

Le couple, constitué de Bill et Jacqueline, marche sur la chaussée.

Ils sont suivis à quelques mètres de distance par l'éducateur.



Figure 4b.

Le chien s'arrête, se retourne et jette un regard à son éducateur. Celui-ci amorce un pas de côté en



Figure 4c.

Steve est à présent quasiment collé au mur.

Le chien reprend sa route de manière hésitante.

La présence d'un perron de porte crée une rupture dans la trajectoire projetée et génère, d'un certain point de vue, l'expérience d'une discontinuité. Ceci est d'abord rendu visible par le fait que le chien s'arrête, marquant une interruption dans son rythme de marche, mais aussi et surtout parce qu'il tourne sa tête vers l'arrière, et adresse un regard appuyé à son éducateur. Comme nous l'avons vu plus haut, en présence d'obstacles sur la chaussée, les chiens ont deux options possibles (marquer l'arrêt puis franchir ; ou contourner). Un perron est un ensemble de marches, donc en toute logique, il pourrait être franchi, à condition de marquer l'arrêt avec les antérieurs. Mais d'un autre côté, cet ensemble de deux ou trois marches constitue un obstacle en bloc qu'il est facile de contourner. Il est possible que ce regard adressé rende manifeste l'hésitation du chien quant à la discrimination de la catégorie pertinente (*obstacle à franchir* ou *obstacle à contourner*). Cette catégorisation est évidemment d'ordre pratique, et non linguistique, et elle a des effets immédiats sur le type d'action à réaliser. Toutefois, ce qui permet d'interpréter la conduite du chien comme une hésitation relève moins de notre connaissance d'arrière-plan des modalités de dressage du chien-guide, que de l'attitude de Steve lui-même. C'est là, il nous semble, tout l'intérêt de l'argument pragmatiste, en particulier de l'importance qu'il donne aux effets pour la qualification du sens d'une action. En l'occurrence, l'image 2 met nettement en évidence une mise en retrait de Steve qui, se décalant vers le mur, tente de se soustraire au regard du chien. C'est un tel déplacement qui rend manifeste (a) que le regard du chien est pour lui une requête et (b) qu'il ne souhaite pas répondre à cette requête, en se désengageant de son champ de vision. Autrement dit, la difficulté du chien à catégoriser le type d'obstacle, et à déterminer un type d'action pertinent, *est lisible par l'interprétation pratique (i.e. le retrait) qu'en offre Steve.*

On a bien ici, comme dans l'ensemble des phénomènes d'évitement d'obstacle dans les situations de guidage, un moment de rupture ou d'épreuve, qui est identifié comme tel, et ensuite géré de manière contingente par les participants (en l'occurrence, dans le cas présent, Bill se remettra en avant et gèrera sans embuche le contournement de l'obstacle). L'intérêt de ces cas n'est évidemment pas tant de voir comment les chiens ajustent leurs conduites pour

éviter les obstacles pour eux-mêmes mais d'observer qu'ils parviennent à prendre en compte, dans leurs déplacements, l'entité qu'ils forment avec les non-voyants.

De tels cas nous permettent-ils pour autant de parler de « raisonnement pratique » canin ? Il ne s'agit sans doute pas tant de déterminer *in abstracto* si on a affaire à du raisonnement pratique (« *du* » raisonnement comme s'il s'agissait d'un phénomène quantifiable), mais de voir comment les participants à une interaction gèrent, et ajustent leurs conduites, à une situation troublée. Finalement, peu importe qu'il y ait un processus cognitif complexe – ou au contraire mineur d'ailleurs – à l'origine de l'action du chien. L'important semble d'observer, sur le strict plan de la *praxis*, comment le chien ajuste sa conduite aux contingences locales (un obstacle), comment il traite les situations problématiques en mobilisant des catégories d'action pertinentes – et comment ce raisonnement est pris pour acquis par les autres participants.

Un traitement pragmatiste de cas comme celui-ci ne consistera donc pas à projeter des compétences supposées sur une situation (en déduisant que le chien « manifeste des capacités de raisonnement ») mais se rendra attentif à la manière dont les autres participants projettent et supposent, *dans leurs actions mêmes*, des formes plus ou moins élaborées de déduction, d'inférence et de calcul, chez l'animal avec lequel ils interagissent.

Ces quatre cas, pris parmi une infinité d'autres possibles, trivialisent sans doute les termes du débat. Dans le même temps, ils rendent tangibles et concrets les enjeux d'une caractérisation des capacités de raisonnement – ou capacités cognitives si l'on veut – des animaux. En les resituant dans des situations ordinaires, ils dégonflent de manière sans doute bien prosaïque ce qu'on entend par état mentaux ou processus cognitifs. Ils mettent en évidence des modalités de raisonnement qui, sans être nécessairement qualifiées comme telles linguistiquement, sont en tout cas traitées comme telles dans l'interprétation *in fieri* qui en est faite et qui sert de support à l'action – autant qu'à l'analyse d'ailleurs. Plus encore, ils montrent que l'idée que les animaux puissent manifester des compétences cognitives n'est pas rendue problématique dans les activités ordinaires, et n'est évidemment pas convoquée comme un enjeu métaphysique ou scientifique (celui de l'existence d'une conscience, ou d'une théorie de l'esprit chez l'animal).

Synthétisons ce que ces quatre cas nous ont permis de mettre au jour. Il est tout d'abord capital que ce ne soit pas le discours rapporté des participants (via des entretiens d'explicitation *a posteriori* par exemple) qui fournisse le support analytique, mais bien leurs pratiques concrètes et situées. Ce sont donc les réponses verbales ou simplement corporelles, réalisées par les participants dans le cours de l'activité (c'est-à-dire insérées dans une temporalité et une séquentialité) qui contribuent à construire, écologiquement, la signification d'une action – et par là à qualifier le comportement animal, ou se rapporter à lui. Ce pas est important car il permet de spécifier les phénomènes mentaux pas seulement par la manière que nous avons de parler d'eux, mais également par l'agir. Il y a donc deux mouvements en un : celui qui consiste

à traiter les intentions et les états mentaux non pas comme des opérations mentales mais comme des expressions (somatiques, dans la plupart des cas) ; et celui qui considère ces expressions comme des phénomènes publics, visibles, et de ce fait soumis à l'analyse et à l'interprétation qu'en font les co-participants à l'interaction^{xxxiii} - « analyse » ou « interprétation » qui, répétons-le, ne prennent que rarement des formes discursives. Elles sont souvent exclusivement praxiques : en levant les mains je rends manifeste que je postule que le singe comprendra mon intention de mettre fin à l'interaction ; en blâmant mon cheval je rends manifeste que je le traite comme un interlocuteur ratifié susceptible d'être moralement comptable de sa conduite ; en ayant des attentes éducatives projetant la réalisation d'actions complexes par mon chien, et en décrivant publiquement ses comportements avec un lexique mentaliste, je rends manifeste que je suppose l'existence de ces formes de raisonnement, permettant la construction d'une action en commun ; etc.

Éléments de conclusion

Partant d'une posture « dé-ontologique » héritée du pragmatisme – telle notamment qu'examinée par Steiner (2019) dans ses liens aux sciences de la cognition humaine – nous avons tenté dans cette contribution de mesurer les avantages du pragmatisme pour l'appréhension de la cognition animale. En montrant les limites de perspectives académiques qui considèrent la cognition animale comme subsumant un ensemble de facultés et de compétences, en général calquées sur celles propres aux humains (*human-like*), nous avons proposé (i) de réfléchir sur leur usage conceptuel dans les sciences du comportement animal, tout en suggérant (ii) l'intérêt de la description analytique de pratiques ordinaires, dans lesquelles une *compréhension pratique de la cognition animale* se donne à voir. Affranchie des considérations métaphysiques sur son existence ou sa nature, celle-ci s'appuie sur des formes de raisonnements animaux conçus comme phénomènes relativement a-problématiques, et qui servent de ressource pour l'interaction. Pour le dire de manière tout à fait triviale, un non-voyant *compte* sur le fait que le chien qui le guide sera capable de s'ajuster aux contingences de l'espace urbain, et de le conduire de façon adéquate. En faisant cela, il résout de manière pratique toutes les questions qui animent les sciences du comportement et de l'esprit, quand elles sont retraduites en termes métaphysiques.

Nous avons extrait du pragmatisme et de ses lectures contemporaines trois principes directeurs : l'intérêt pour les pratiques ordinaires (considérant l'usage scientifique des concepts comme une forme de vocabulaire parmi d'autres pour se référer aux activités cognitives) ; l'importance accordée aux notions de raisonnement, d'enquête et d'expérimentation, à chaque fois orientées vers l'action et la résolution de problèmes pratiques ; et enfin, l'idée que le sens est donné aux actions par les effets que celles-ci ont sur l'environnement et sur l'ensemble des

participants impliqués. Réexaminer la cognition animale à la lumière de ces trois grandes orientations présente pour nous l'intérêt de rendre saillant un des avantages du pragmatisme, qui permet d'aborder la cognition, en l'occurrence la cognition animale, dans une perspective non-internaliste, non-représentationaliste, non-essentialiste. À la différence de l'écrasante majorité des travaux sur cette question qui opère une naturalisation de l'esprit animal (se trouvant dès lors redevable des mêmes critiques que celles qui ont pu être formulées sur ce point aux sciences cognitives d'obédience « cognitiviste »), le présent argument visait à envisager la cognition animale et ses manifestations tangibles dans l'expérience comme des accomplissements pratiques incarnés.

Autrement dit, « l'attitude pragmatiste » a ici consisté à observer les résultats de l'action animale sur les conduites humaines en se dispensant de générer quelque hypothèse métaphysique sur l'existence d'une âme, d'une conscience, d'un esprit chez l'animal – ou dans sa version contemporaine de facultés de lecture des états mentaux (*mind-reading*) et de possession de la théorie de l'esprit. La simple observation d'activités ordinaires, de pratiques concrètes, suffit à apporter une forme de réponse. Elle ne convaincra peut-être pas le psychologue professionnel, dont la charge est justement d'examiner la nature des phénomènes de l'esprit, mais elle saura sans doute rendre compte de (et rendre justice à) l'immense majorité des interactions, routinières et quotidiennes, qui peuplent la vie ordinaire d'humains et d'animaux.

Références

- ALGER Janet M. & Steven F. ALGER, (1997), « Beyond Mead : Symbolic Interaction Between Humans and Felines », *Society and Animals*, 5 (1), p. 65–81
- ANSCOMBE Elizabeth (1978), « On Practical Reasoning », in J. Raz (ed.) *Practical Reasoning*, Oxford, Oxford University Press, p. 33-45.
- AUCOUTURIER Valérie (2008), « Explication, description de l'action et rationalité pratique chez Anscombe », *Klésis*, Vol. 9, no. Actualité de la philosophie analytique, p. 32-62.
- BLOOM Paul & Tim GERMAN (2000), « Two Reasons to Abandon the False Belief Task as a Test of Theory of Mind », *Cognition*, 77, 1, p. 25-31.
- BOESCH Christophe & Hedwige BOESCH, (1990), « Tool Use and Tool Making in Wild Chimpanzees », *Folia primatologica*, 54(1-2), p. 86-99.

- CALL Josep & TOMASELLO Michael, (1999), « A Nonverbal False Belief Task : The Performance of Children and Great Apes », *Child Development*, 70(2), p. 381-95.
- CARPENTER Malinda & CALL Josep, (2013), « How Joint is the Joint Attention of Apes and Human Infants ? », in H. S. Terrace & J. Metcalfe (eds.), *Agency and Joint Attention*, New York, Oxford University Press, p. 49-61.
- CEFAÏ Daniel, (2020), « La naissance de l'expérimentation démocratique. Quelques hypothèses de travail du pragmatisme », *Pragmata*, n°3, p. 270-355.
- CLAIDIÈRE Nicolas & GUILLO Dominique, (2016), « Comment articuler les sciences de la vie et les sciences sociales à propos des relations humains/animaux ? Un modèle interactionniste et évolutionniste », *L'Année sociologique*, vol. 66, no 2, p. 385-420.
- CUKIER Alexis & DEBRAY Eva (dir.), *La théorie sociale de G. H. Mead. Études critiques et traductions inédites*, Lormont, Le Bord de l'eau.
- DAVIDSON David, (2001), « Rational Animals », *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford, Oxford University Press, p. 95-105.
- DEPPERMAN Arnulf, (2012), « How Does 'Cognition' Matter to the Analysis of Talk-in-Interaction ? », *Language Sciences*, vol. 34, no 6, p. 746-767.
- DEWEY John, (1902), « Interpretation of Savage Mind », *Psychological Review*, vol. 9, no 3, p. 217.
- DEWEY John, (2012 [1925]), *Expérience et nature*, Paris, Gallimard.
- EMIRBAYER Mustafa & Douglas MAYNARD (2011), « Pragmatism and Ethnomethodology », *Qualitative sociology*, vol. 34, no 1, p. 221-261.
- FINKELSTEIN David H., (2007), « Holism and Animal Minds », in A. Crary, *Wittgenstein and the moral life : Essays in honor of Cora Diamond*, MIT Press, p. 251-27.
- FLETCHER Logan & CARRUTHERS Peter, (2013), « Behavior-Reading versus Mentalizing in Animals ». In J. Metcalfe and H. Terrace (eds.), *Agency and Joint Attention*, New York, Oxford University Press, p. 82-99.
- GALLAGHER Shaun, (2014), « Pragmatic Interventions into Enactive and Extended Conceptions of Cognition », *Philosophical Issues*, 24, Extended Knowledge, p. 110-126
- GARFINKEL Harold, (1974), « The Origins of the Term "Ethnomethodology" », in R. Turner (Ed.) *Ethnomethodology*, Harmondsworth UK, Penguin.
- GARFINKEL Harold, (2007 [1967]), *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF.

- GONTIER Thierry, (2007), « Intelligence et vertus animales : Montaigne lecteur de la zoologie antique », *Rursus* [Online], 2 | 200. DOI : <https://doi.org/10.4000/rursus.115>
- HARE Brian, CALL Josep & Michael TOMASELLO (2001), « Do Chimpanzees Know What Conspecifics Know », *Animal Behaviour*, 61, p. 139-151.
- HUEBNER Daniel R., (2014), *Becoming Mead. The Social Process of Academic Knowledge*, Chicago, University of Chicago Press.
- JAMES William, (1890 [1983]), *Principles of Psychology*, Cambridge, Harvard University Press.
- JAMES William, (1909 [1981]), *Pragmatism and the Meaning of Truth*, Cambridge, Harvard University Press.
- JEROLMACK Colin, (2009), « Humans, animals, and play: Theorizing interaction when intersubjectivity is problematic », *Sociological Theory* 27/4, p. 371-389.
- KOHN Eduardo, (2013), *How Forests Think : Toward an Anthropology beyond the Human*, University of California Press.
- KOSCHMANN Timothy, KUUTTI Kari & HICKMAN Larry, (1998), « The Concept of Breakdown in Heidegger, Leont'ev, and Dewey and its Implications for Education », *Mind, Culture, and Activity*, 5(1), p. 25-41.
- LABARRIERE Jean-Louis (2004). *Langage, vie politique et mouvement des animaux : Études aristotéliennes*, Paris, Vrin.
- LYNCH Michael, (2002), « From Naturally Occurring Data to Naturally Organized Ordinary Activities : Comment on Speer », *Discourse Studies*, 4, p. 531-537.
- LYNCH Michael, (2006), « Cognitive Activities without Cognition? Ethnomethodological Investigations of Selected 'Cognitive' Topics », *Discourse Studies*, 8(1), p. 95–104.
- MADZIA Roman, (2013), « Chicago Pragmatism and the Extended Mind Theory », *European Journal of Pragmatism and American Philosophy* [Online], V-1 | 2013 DOI : <https://doi.org/10.4000/ejppap.609>
- MCKENNA Erin & LIGHT Andrew (Eds.), (2004), *Animal Pragmatism : Rethinking Human-Nonhuman Relationships*, Bloomington, Indiana University Press.
- MEAD George Herbert, (2015 [1934]). *Mind, Self, and Society: *****. Chicago, University of Chicago.

- MONDADA Lorenza, (2009), « La production de l'intelligibilité de l'action : une approche multimodale des procédés de sélection des locuteurs dans les interactions en classe », *Éla. Études de linguistique appliquée*, vol. 153, no. 1, p. 25-40.
- MONDEME Chloé, (2016), « Extension de la question de “l'ordre social” aux interactions hommes/animaux - une approche ethnométhodologique », *L'Année sociologique*, vol. 66, n°2, p. 319-350.
- MONDEME Chloé, (2019), *La socialité interspécifique. Pour une analyse multimodale des interactions hommes-chiens*, Limoges, Lambert-Lucas.
- MONDEME Chloé, (2020), « La boîte noire de l'intentionnalité animale », *Zilsel*, 7, p. 199-215.
- NUNGESSER Frithjof, (2016), « Mead Meets Tomasello: Pragmatism, the Cognitive Sciences, and the Origins of Human Communication and Sociality », in H. Joas & D. R. Huebner (eds.), *The Timeliness of George Herbert Mead*, Chicago, University of Chicago Press. p. 252-275.
- OGIEN Albert & QUÉRÉ Louis, (2005), *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*. Paris, Ellipses.
- PAPINEAU David & Cecilia HEYES, (2006), « Rational or Associative ? Imitation in Japanese Quail », *Rational animals*, p. 187-195.
- PENN Derek & Daniel POVINELLI (2007), « On the Lack of Evidence that Non-Human Animals Possess Anything Remotely Resembling a ‘Theory of Mind’ », *Philosophical Transactions of the Royal Society B : Biological Sciences*, vol 362, p. 731–744.
- PENN Derek & Daniel POVINELLI (2013), « The Comparative Delusion », in J. Metcalfe and H. Terrace (eds.), *Agency and Joint Attention*, Oxford, Oxford University Press, p. 62-81.
- PIERCE Charles S., (1931), *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, Cambridge, MA, Harvard University Press.
- PREMACK David & Guy WOODRUFF (1978), « Does the Chimpanzee Have a Theory of Mind ? », *Behavioral and Brain Sciences*, vol 1 (4), p. 515-526.
- PROUST Joelle (1997), *Comment l'esprit vient aux bêtes. Essai sur la représentation*, Paris, Gallimard.
- QUERE LOUIS (2005), « Behaviorisme et pragmatisme. Enquête et modes d'expériences chez G. H. Mead », in L. Quéré & B. Karsenti (eds.), *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris, Éditions de l'EHESS, collection « Raisons Pratiques », vol. 15, p. 289-316.

- QUÉRÉ Louis (2011), « Towards a Social Externalism : Pragmatism and Ethnomethodology » *European Journal of Pragmatism and American Philosophy*, 3(III-2), p. ****.
- QUÉRÉ Louis & Cedric TERZI, (2011), « Some Features of Pragmatist Thought Still Remain Insufficiently Explored in Ethnomethodology », *Qualitative Sociology*, 34(1), p. 271-275.
- SANDERS Clinton, (2003), « Actions Speak Louder Than Words : Close Relationship Between Humans and Non-Human Animals », *Symbolic Interaction*, 26: 3, p. 405-426.
- STEINER Pierre, (2017), « Pragmatism in Cognitive Science : From the Pragmatic Turn to Deweyan Adverbialism », *Pragmatism Today*, 8(1), p. 9-27.
- STEINER Pierre, (2019), *Désaturer l'esprit. Usages du pragmatisme*, Paris, Questions Théoriques.
- THOMAS Marion, (2010), « Entre laboratoire et terrain : les recherches sur le comportement animal au début du XXe siècle », in Florence Burgat (dir.), *Penser le comportement animal*, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme.
- TOMASELLO Michael, CALL Josep & Brian HARE, (2003), « Chimpanzees Understand Psychological States — The Question is Which Ones and to What Extent », *Trends in Cognitive Sciences*, 7, p. 153–156.
- WIEDER D. Lawrence, (1980), « Behavioristic Operationalism and Life-World : Chimpanzees and Chimpanzee-Researchers in Face-to-Face Interaction », *Sociological Inquiry*, 50, p. 75-103.
- WHITEN Andrew, (1996), « When Does Smart Behaviour-Reading Become Mind-Reading ? », In P. Carruthers & P. Smith P., *Theories of Theories of Mind*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 277-292
- ZASK J. (2008). « Situation ou contexte ». *Revue internationale de philosophie*, n°245, p. 313-328.

ⁱ Chloé Mondémé (chloe.mondeme@ens-lyon.fr), Laboratoire Triangle, ENS de Lyon.

ⁱⁱ De manière significative, la question du maniement d'outil a par la suite été un topos des recherches en primatologie – voir notamment les travaux de Boesch & Boesch (1990).

ⁱⁱⁱ Voir par exemple : « Nous tendons bien entendu à doter nos animaux domestiques de personnalité. Mais en découvrant qui ils sont, nous nous rendons compte qu'il n'y a pas de place chez eux pour cette forme d'importation du processus social dans la conduite individuelle. Il leur manque le mécanisme qui rendrait la chose possible : le langage. » (traduction dans l'édition française de Cefaï & Quéré, 2006). Pour des critiques récentes de l'argument meadien dans le champ de l'interactionnisme symbolique, voir *inter alia* les travaux de Sanders, 2003 sur les chiens ; Alger & Alger, 1997 sur les chats ; ou encore Jerolmack, 2009 sur le jeu interspécifique).

^{iv} Voir Mead, 1962, p. 73 : « Telle est la différence entre la conduite intelligente des animaux et l'action réflexive de l'homme. Nous disons que l'animal ne pense pas. (...) Pour que la pensée puisse exister, il doit y avoir des symboles, des gestes vocaux, qui font naître chez l'individu la réponse qu'il suscite chez les autres, de telle sorte qu'il puisse diriger sa conduite ultérieure du point de vue de cette réponse » (traduction française Cefaï & Quéré 2006)

^v Il est sans doute impossible de vouloir faire du pragmatisme un courant défendant une approche univoque, sur cette question comme sur d'autres. En témoignent les quelques précédentes tentatives de mobilisation d'hypothèses pragmatistes pour penser les liens qui unissent humains et animaux, que ce soit du point de vue des formes de communication, ou bien encore de l'éthique animale. Des travaux inspirés de Peirce (1931) notamment, ont tenté de tirer toutes les implications qu'il y a à appréhender la *semiosis* comme phénomène s'étendant « par-delà l'humain », en s'attachant à montrer la pertinence de la théorie du signe pour l'appréhension des formes de vie non-humaines, et en particulier animales (Kohn, 2013). Dans un registre très différent, l'éthique environnementale s'est intéressée à la manière dont le pragmatisme – essentiellement au travers des travaux de Dewey et de James – pouvait être mis à l'épreuve pour se saisir de la relation humains-animaux comme d'un problème public, en lisant par exemple dans l'esprit pragmatiste une alternative aux arguments rationalistes sur lesquels s'adosse le spécisme (McKenna & Light, 2004)

^{vi} Voir en particulier un numéro spécial de *Qualitative Sociology* coordonné par Emirbayer & Maynard (2011) justement consacré aux liens, parfois non complètement directs, entre pragmatisme et ethnométhodologie. Bien que Garfinkel ait été relativement critique dans ses textes de jeunesse à l'endroit du pragmatisme, ils soutiennent que « l'ethnométhodologie constitue une extension cohérente et productive du pragmatisme, en l'absence de connexion manifeste » (*ethnomethodology extends pragmatism in consistent and fruitful ways without any previous overt connection*) (2011 : 223).

^{vii} Voir notamment Quéré (2005), Ogien et Quéré (2005) ou encore l'introduction à la traduction française des *Studies in Ethnomethodology* de Garfinkel (2007 [1967]).

^{viii} C'est en fait la manière qu'a eu l'analyse conversationnelle (voir par exemple Mondada, 2009) de se ressaisir de l'idée « d'ethno-méthode » (Garfinkel, 1974) renvoyant par-là aux méthodes mises en œuvre tacitement par les membres d'une société pour se référer à la connaissance de sens commun qu'ils

partagent, et sur laquelle ils construisent leurs actions. Cela a également pu être perçu, de manière discutabile quoi que plus évocatrice, comme rendant compte de la « perspective des membres ».

^{ix} Lynch (2006) parle à ce sujet d' « activités cognitives sans cognition » (*cognitive activities without cognition*), renvoyant ainsi à la dimension profondément dynamique et située de la manifestation des formes de raisonnement, d'apprentissage, de mémoire, de perception ou de calcul au sein d'activités sociales diverses.

^x Pour parvenir à neutraliser ces différents biais, Call & Tomasello (1999) ont proposé de faire reposer l'expérience sur des protocoles non-verbaux, quand Bloom & German (2000) ont suggéré de réviser le protocole privilégié pour l'étude de la ToM : la fameuse tâche de la fausse croyance (voir Mondémé 2020 pour un développement).

^{xi} De manière frappante, un scepticisme comparable (mais pour des raisons différentes, qui tiennent essentiellement à l'absence de langage, se donne à voir chez Davidson (2001 : 98), voir Finkelstein (2006) pour un commentaire.

^{xii} « To date, non-human primates have failed every well controlled test of their ability to reason about the epistemic contents of another agent's counterfactual representations » (Penn & Povinelli, 2013 : 69).

^{xiii} Le primatologue et psychologue Andrew Whiten est connu pour son ouvrage, co-écrit avec Richard Byrne *Machiavellian Intelligence : Social Expertise and the Evolution of Intellect in Monkeys, Apes, and Humans* (1988), dans lequel il défend l'idée que la compétition et la coopération rendues nécessaires par la vie en groupe reposent sur des manœuvres de nature stratégiques (tromperies, alliances, pardon, etc.). Il est également l'auteur de plusieurs articles sur la notion de « cultures animales ».

^{xiv} Voir également la lecture fournie par Steiner (2019) sur le §571 des *Recherches philosophiques*, au sujet de l'*expressivité* du comportement.

^{xv} Voir par exemple, Penn & Povinelli, 2013 : « In our opinion, the major impediment that has stood in the way of understanding whether or not other species employ a ToM has been our species' inveterate intuitions about how our own ToM works. » (2013 : 732).

^{xvi} Voir Whiten (1996), en particulier la section « What Would Non-Verbal Mentalism Look Like ? » (1996 : 278-279).

^{xvii} Le cas en question n'est pas pure spéculation. Pour une analyse empirique détaillée, voir Mondémé, 2019 : 102-108.

^{xviii} Je remercie Daniel Cefai d'avoir attiré mon attention sur cet aspect du travail de Mead, peu connu du lecteur francophone.

^{xix} Quelques années plus tard, Robert Yerkes et Wolfgang Köhler débiteront leurs observations sur la cognition des primates (le premier en Californie, le second aux Canaries), tous deux en station expérimentale, lieu hybride entre l'espace naturel et le laboratoire.

^{xx} Traduction proposée Cefaï & Quéré dans leur édition française de *Mind Self and Society* (2006) : « La conduite animale peut présenter un haut degré d'intelligence sans médiation de symboles significatifs. [56] Ce qui est essentiel, c'est l'activité coopérative, dans laquelle le geste d'un organisme appelle la réponse appropriée des autres organismes. »

^{xxi} Voir aussi : «L'esprit, quoi qu'il puisse être, est au moins un organe au service du contrôle de l'environnement, en lien avec la finalité du processus vital » (*Mind, whatever else it maybe, is at least an organ of service for the control of environment in relation to the ends of the life process*) (Dewey, 1902 : 219).

^{xxii} « Le raisonnement pratique prend place entre le hasard et la routine (...) il intervient dès lors que la sérialité d'une conduite, la séquentialité d'un procès et l'intentionnalité d'une action sont organisées de façon intelligible et justifiable, soit avant, soit dans le cours même de leur effectuation. Il est difficile de le décrire, du moins si l'on veut le saisir dans son effectivité pratique, c'est-à-dire selon ses modalités concrètes lorsqu'il est exercé en situation dans l'agir. On sait cependant identifier les marques de sa présence : là où une conduite non mécanique manifeste une cohérence, une pertinence, un ajustement ou un ordre justifiable, une forme ou une autre de raisonnement pratique est à l'œuvre » (Ogien & Quéré, 2005 : 99).

^{xxiii} Sur la notion de données naturelles, voir Lynch (2002) qui lui préfère d'ailleurs l'idée de « naturally occurring activities ».

^{xxiv} C'est une des thèses soutenues par Emirbayer et Maynard (2011) mais nuancée par Rawls dans le même numéro spécial de la revue *Qualitative Sociology* (2011). Si elle voit dans l'œuvre de Garfinkel une « contribution importante à la tradition pragmatiste » (2011 : 277), elle ne considère pas Garfinkel comme étant lui-même un penseur pragmatiste.

^{xxv} Voir en particulier le mot d'ordre de James : « The whole originality of pragmatism, the whole point of it, is its concrete way of seeing. It begins with concreteness, and returns and ends with it » (1981 [1909] : 281).

^{xxvi} Sur l'importance de ce terme, voir Steiner (2019, chapitre 3, en particulier les pages 156-165) et la distinction entre expression et réalisation de la pensée qu'il élabore à partir de Wittgenstein. La présente contribution constitue une tentative d'illustrer empiriquement cette idée.

^{xxvii} Voir également à ce sujet les analyses de Deppermann (2012).

^{xxviii} Même si nul ne peut affirmer que le plus sceptique des psychologues behavioristes ne parle pas à son chien le soir venu, dans l'intimité du foyer (c'est tout le sens de la magistrale étude de Wieder (1980) « Behavioristic Operationalism and the Life-World »).

^{xxix} Pour davantage de détails sur ce lieu, et une description fouillée de ses particularités écologiques, voir Claidière & Guillo (2016) : « L'intérêt majeur de ce site réside dans le fait qu'il s'est constitué peu à peu par un mécanisme de renforcement mutuel entre la troupe de singes qui y vit, d'une part, et les humains qui s'y rendent, d'autre part. De nombreux groupes de macaques vivent dans ces montagnes. En venant les voir, les touristes ont peu à peu contribué à fixer quelques troupes localement, créant ainsi une accumulation locale croisée de ressources – alimentaires, pour les singes, touristiques, pour les humains » (2016 : 394).

^{xxx} Les données sont anonymisées par le recours au croquis, réalisé sur la base de captures du document vidéo.

^{xxxi} Il s'agit du terme qui qualifie ce processus d'environ deux semaines durant lequel un chien nouvellement formé est transmis à son futur maître.

^{xxxii} C'est en cela tout à fait similaire à la démarche ethnométhodologique telle que décrite notamment par Broth, Cromdal & Levin (2018) au sujet de l'attribution d'intention à des conducteurs de véhicules dans l'espace public : « Les intentions sont respecifiées comme des phénomènes sociaux et publics, plutôt qu'internes et privés. On étudie la manière dont les participants s'y orientent dans le cours de sequences interactionnelles » (*Respecified as a manifest and social phenomenon rather than as an internal and private one, intentions can be studied as they are oriented to by participants over the course of interactional sequences*). (2018 : 2).